La plupart des ouvrages économiques examinés ci-avant se focalisaient sur la concurrence parfaite et consacraient un chapitre au monopole, présenté comme l'exception à la normalité. Concernant les situations intermédiaires entre ces deux extrêmes, l'économie politique était peu diserte. L'année 1933 voit l'arrivée de deux ouvrages extrêmement importants qui vont casser ce moule simpliste : « The Economics of Imperfect Competition » de Joan Robinson et « The Theory of Monopolistic Competition » de Chamberlin.

La concurrence parfaite impliquait la réalisation de deux conditions fondamentales :
- un nombre élevé de vendeurs
- un produit homogène

La non-satisfaction de la première condition produit l'*oligopole*, celle de la seconde donne la *concurrence monopolistique*. Ces deux formes de marché peuvent être regroupées sous l'appellation *concurrence imparfaite*. Les deux ouvrages novateurs diffèrent largement entre eux : celui de Chamberlin est occupé de façon prépondérante par la concurrence monopolistique et consacre quelques pages à l'oligopole. Joan Robinson, au contraire envisage globalement les différentes structures de marché. Elle veut procurer « to the analytical economist a box of tools »[1]. Dans son optique, les structures de marché de la concurrence parfaite au monopole en passant par l'oligopole diffèrent essentiellement par l'élasticité de la demande qui s'adresse à chaque entreprise. Infinie dans le cas de la concurrence parfaite, elle se réduit quand diminue le nombre d'offreurs, ce qui revient à dire que la courbe de demande devient alors plus pentue. Chaque structure de marché peut donc être étudiée comme un cas particulier d'une règle générale qui les embrasse tous.

ROBINSON ET LA CONCURRENCE IMPARFAITE

L'impressionnant ouvrage de Robinson formalise des théories qui existaient précédemment à l'état latent, mais apporte également des innovations. Il définit nombre de concepts éclairant la firme et le marché. Il établit les relations entre eux par une algèbre simple et en offre de multiples représentations graphiques.

Nous avions défini le coût moyen (CM) comme le quotient du coût total (CT) sur la quantité produite et le coût marginal (Cm) comme le supplément de coût total dû à un accroissement marginal de la production. La même distinction peut être opérée quant à la recette. La recette moyenne (RM) est la recette totale (RT) divisée par la quantité produite et la *recette marginale* (Rm) est le supplément de recette dû à l'accroissement marginal de la production (en supposant que la production soit vendue). Comme on le verra, la *recette marginale* est l'innovation décisive pour la détermination de l'équilibre.

Nous connaissons déjà la demande du consommateur, la demande totale sur un marché, la demande de la firme à l'égard des facteurs de production. Arrive un nouveau concept de demande : celle qui s'adresse à la firme individuelle pour son produit. Ce concept est assez abstrait en ce sens que, si la concurrence règne, les consommateurs ne se focalisent pas a priori sur une firme précise. La transposition de la demande vers la firme implique donc une opération intellectuelle de conversion ; c'est ainsi qu'on obtient la demande horizontale dans le cas de la concurrence parfaite.

[1] Robinson [301] p. 1

La courbe de cette demande n'est autre que la courbe RM puisque la recette moyenne, c'est le prix.

En concurrence imparfaite, comme en monopole, la demande adressée à la firme est décroissante : pas de hausse des ventes sans diminution du prix. La courbe Rm est donc sous la courbe RM. La recette marginale peut même être négative : ce sera le cas si l'effet positif de la quantité vendue plus élevée ne compense pas l'effet négatif de la baisse du prix, autrement dit si l'élasticité de la demande est inférieure à l'unité.

Lorsqu'il est question de demande plus ou moins élastique, on se réfère implicitement à un point donné sur l'abscisse car en dehors de courbes particulières (la demande horizontale en concurrence parfaite, par exemple), l'élasticité varie le long de la fonction. Qu'elle soit convexe, concave ou linéaire, la demande a une élasticité infinie à sa jonction avec l'axe des ordonnées et une élasticité nulle à sa jonction avec l'axe des abscisses. Entre les deux, elle passe par toutes les valeurs, notamment l'unité. Pour la quantité où l'élasticité de la demande est unitaire, la recette marginale est nulle[2]. Lorsque la courbe RM est linéaire, la courbe Rm l'est également et son éloignement horizontal de l'axe des ordonnées vaut précisément la moitié de l'éloignement de la recette moyenne.

La firme maximise son profit en poussant sa production tant que Rm est supérieur à Cm et en l'arrêtant exactement en ce point. C'est ce que montre la figure 4.6-B. Le point E, lieu d'intersection des courbes Rm et Cm détermine la quantité à produire (OF). L'équation de l'équilibre à court terme est donc :

$$Rm = Cm \qquad (4.1)$$

Le prix est donné par l'altitude de la courbe RM pour cette quantité. La recette totale égale le prix multiplié par la quantité, soit le rectangle OBCF. Le coût total égale le coût moyen (FD) multiplié par la quantité, soit le rectangle OADF. Par soustraction, le profit est le rectangle hachuré ABCD. Ce schéma explique tant le profit monopolistique que le profit oligopolistique. Sa mécanique est même valable pour la concurrence parfaite. Simplement dans ce cas, vu l'horizontalité de RM (droite de prix), celle-ci se confond avec Rm, comme on peut le voir sur le graphique 4.5-B. Dans la section relative à la concurrence parfaite, la règle consistait à égaliser le prix avec Cm. Puisque Rm équivaut au prix, l'égalité Rm = Cm vaut également pour la concurrence parfaite.

Robinson démontre que la relation entre RM et Rm est donnée par l'équation (4.2) faisant intervenir l'élasticité de la demande ε.

$$RM = Rm.\frac{\varepsilon}{\varepsilon - 1} \qquad (4.2)$$

$$P^* = Cm.\frac{\varepsilon}{\varepsilon - 1} \qquad (4.3)$$

Vu l'équation (4.1), à l'équilibre, la relation entre le prix et le coût marginal est donnée par l'équation (4.3). Cette équation est importante, car elle établit la formule de la

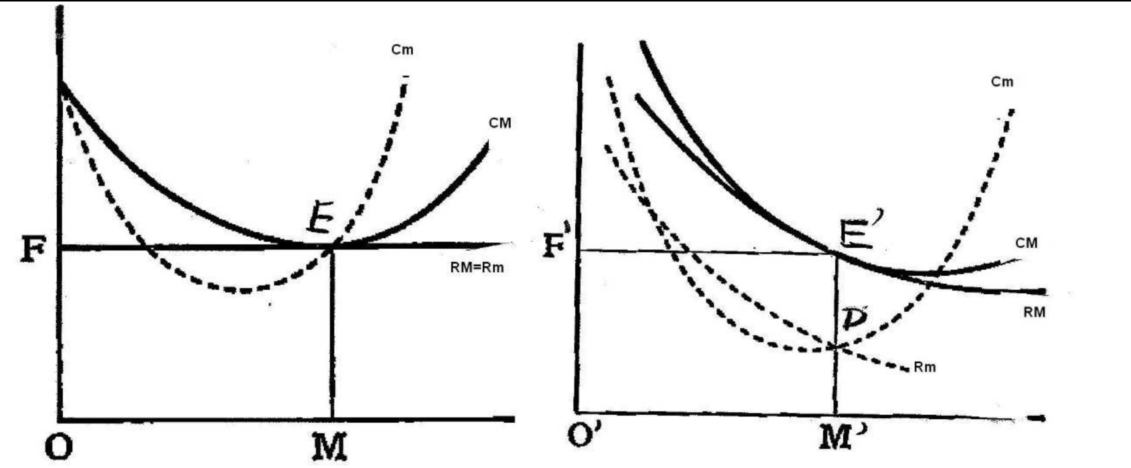
[2] A l'équilibre, la recette marginale est normalement positive puisqu'elle égale le coût marginal. On peut en conclure que l'équilibre se trouve habituellement dans la zone où l'élasticité de la demande est encore supérieure à l'unité.

marge bénéficiaire en concurrence imparfaite[3]. On peut conclure de (4.3) qu'une modification de la demande qui n'affecte pas son élasticité laissera le prix inchangé.

Rappelons que le profit maximisé par la formule (4.1) est en fait un surprofit, car le coût du capital (profit normal) est inclus dans le coût. Pour autant que l'accès au marché soit suffisamment libre[4], l'existence de ce surprofit attirera de nouveaux concurrents, tout comme une perte pousserait des firmes présentes vers la sortie. L'équilibre donné par (4.1) est donc de courte période. Robinson appelle « full equilibrium » celui où il n'y a pas d'incitation au changement du nombre de firmes[5]. Il est forcément sans surprofit. Le coût moyen doit donc y être égal à la recette moyenne en plus de l'égalité entre Rm et Cm. Cette situation est exposée à la figure 4.7 pour la concurrence parfaite (figure de gauche) et pour la concurrence imparfaite (figure de droite).

L'arrivée de nouvelles firmes réduit la demande individuelle des firmes en place. Sur la figure de droite, RM se déplace vers le sud-ouest et ce mouvement s'arrête lorsque RM cesse d'être supérieur à CM, c'est-à-dire lorsque les deux courbes sont tangentes. La tangence entre RM et CM implique l'intersection entre Rm et Cm pour la même quantité.

Graphique 4.7 : l'équilibre à long terme



Le principe est le même en concurrence parfaite et en concurrence imparfaite. Il y a toutefois deux différences :

- A droite, comme la demande est déclinante, la tangence a lieu à gauche du minimum du coût moyen. L'équilibre est donc moins optimal. Comme nous l'avons déjà vu au sous-chapitre 4.1.2, l'équilibre concurrentiel de longue période est au minimum de CM.
- En concurrence parfaite, le point E est à la croisée des quatre courbes (qui ne sont que trois, vu la coïncidence entre RM et Rm). En concurrence imparfaite, le point

[3] Plus la concurrence est imparfaite, moins la demande est élastique et plus la formule (4.3) produira une marge bénéficiaire élevée. Dans un article publié en 1935, **Lerner** préconisera la formule (P-Cm)/P pour mesurer le degré de pouvoir monopolistique d'une firme.

[4] Robinson semble sous-estimer l'importance de cette condition, que l'oligopole risque de malmener.

[5] C'est l'équilibre de longue période déjà abordé au sous-chapitre 4.1.2.

E' est le lieu de tangence entre RM et CM. Mais l'intersection entre Cm et Rm a lieu au point D situé en dessous (pour la même quantité).

Partant du *full equilibrium* en concurrence imparfaite (E' sur le graphique 4.7), un accroissement de la demande du marché générera un profit qui attirera de nouvelles firmes. La demande de la firme individuelle reculera après avoir augmenté. Si la variation de la demande n'en affecte pas l'élasticité, l'augmentation de la production globale proviendra exclusivement de l'augmentation du nombre de firmes ; chaque firme reviendra exactement à l'équilibre initial. Si la demande de chaque firme est devenue moins élastique, le nombre de firmes augmentera d'autant plus, car l'équilibre de chacune recule vers la gauche ; le prix s'élèvera. L'inverse se passera si la demande devient plus élastique. A terme, la hausse de la demande du marché pourra donc aboutir à la hausse, la baisse ou la constance du prix.

L'ouvrage accorde beaucoup d'attention à la demande des facteurs de production[6] et plus particulièrement le travail, tant par la firme individuelle que par l'industrie. Il s'intéresse notamment au lien entre la demande du facteur et l'offre du produit. Il analyse également les caractéristiques concurrentielles propres au marché du facteur. Pour ce faire, Robinson établit une symétrie avec le marché des produits. La firme fait face à une OFFRE pour ses facteurs de production au même titre qu'à une DEMANDE pour son produit. Avec une taille de concurrence parfaite, la firme ne peut pas plus influencer le prix sur le marché du facteur que sur celui du produit ; « sa » courbe d'offre du facteur est donc horizontale. Mais une firme dominante peut être un monopole à l'achat ; pour cette situation, Robinson crée le terme *monopsone*. Le monopsoneur fait face à une courbe d'offre croissante du facteur : il doit payer plus pour acheter plus, puisqu'il représente une part importante du marché voire sa totalité.

Des prédécesseurs de Robinson, nous savons qu'en concurrence parfaite, le prix de demande d'un facteur vaut sa productivité marginale physique multipliée par le prix du produit et que le salaire d'équilibre est la valeur de cette courbe où elle rencontre l'offre du facteur. Cette règle simple ne suffit pas à l'ambition de Robinson. Elle fait appel aux concepts suivants :

- Le *produit marginal net*, contrairement au *produit marginal*, suppose qu'on adapte la quantité des autres facteurs de façon à la conserver optimale. Il égale la différence entre la variation de la recette totale[7] et la variation du coût total engendrées. Ce concept était déjà présent -mais mal défini- chez Marshall et Pigou.
- Le *coût moyen* d'un facteur est sa rémunération unitaire (par exemple, le salaire horaire) ; le *coût marginal* du facteur est le supplément de coût induit par l'embauche d'une unité supplémentaire du facteur. Ces deux variables[8] traduisent l'offre du facteur à l'intérieur de l'entreprise ; elles coïncident lorsque cette offre est parfaitement élastique.

[6] Le concept d'*élasticité de substitution* entre les facteurs est introduit à cette occasion (cf. sous-chapitre 4.2.2).

[7] Celle-ci dépend de la variation de la quantité et, lorsque la concurrence est imparfaite, de la variation du prix.

[8] Il ne faut pas confondre les coûts moyen et marginal du facteur et les coûts moyen et marginal de la quantité produite.

La règle bien connue pour maximiser le profit consiste à égaliser la recette marginale avec le coût marginal du produit. Robinson amène une nouvelle règle qui conduit au même résultat : l'égalisation du produit marginal net des facteurs avec leur coût marginal.

A la fin de l'ouvrage, Robinson met elle-même à profit sa *box of tools* pour échafauder une théorie de l'exploitation du travail. Comme on le sait, selon la théorie néoclassique, le salaire normal concurrentiel est celui qui s'égalise avec la productivité marginale du travail en valeur, c'est-à-dire le produit marginal physique multiplié par le prix du produit. Pigou avait considéré comme exploitation le paiement d'un salaire inférieur (cf. chapitre 9.1). Robinson reprend cette même définition, mais apporte une explication neuve à la mécanique de l'exploitation, basée sur l'imperfection des marchés. Deux causes d'exploitation sont donc possibles :

1- L'exploitation due aux imperfections sur le <u>marché des produits</u>, Dans ce cas, la recette marginale est inférieure au prix et donc le *produit marginal net* est inférieur à la *valeur du produit marginal physique*. Le salaire payé, égalisé avec le produit marginal net, sera donc inférieur à sa valeur normale.

2- L'exploitation due aux imperfections du <u>marché du facteur travail</u>. Plusieurs cas sont envisageables, dont voici le plus simple : le salaire payé par l'entreprise (monopsone) suit une courbe qui croît avec l'effectif embauché. Le *coût marginal du travail* est supérieur à son coût moyen, donc au salaire, qui de ce fait sera inférieur à la valeur du produit marginal physique.

Comme on le verra au chapitre 5.3, J. Robinson tournera plus tard le dos à l'orthodoxie néoclassique. Elle prendra même ses distances par rapport à son ouvrage de 1933. A ce propos, Flatau écrit: "Looking back on her life's work, Robinson was very critical of the static neoclassical framework adopted in (Economics of Imperfect Competition). However, she remained attached to her results concerning exploitation"[9].

*

APPENDICE : ROBINSON ET L'ELASTICITE DE SUBSTITUTION

Robinson fait intervenir l'élasticité de substitution dans un chapitre intitulé « The Demand Curve for Labour of an Industry ». Elle en définit le concept : « The degree to which substitution of factors is possible can best be measured by considering the change in the ratio of the factors which occurs when the relative prices alter (…) It appears appropriate to call the proportionate change in the ratio of the amounts of the factors employed divided by the proportionate change in the ratio of their prices to which it is due, the *elasticity of substitution*, by analogy with elasticity of demand or of supply. The elasticity of substitution is determined by the technical conditions of production »[10]. Robinson limite son analyse à la concurrence parfaite et pose que les rendements d'échelle sont constants.

[9] Flatau [94] p.8
[10] Robinson [301] p. 256

La question essentielle est l'impact d'une modification du salaire sur la quantité totale employée des facteurs de production et notamment du capital. Supposons une baisse du salaire. Le capital employé aura tendance à diminuer du fait de la substitution entre les facteurs dans une mesure d'autant plus grande que σ est élevé. Parallèlement, il tendra à augmenter parce que la baisse du prix du produit stimulera la production, dans une mesure d'autant plus grande que la demande du produit est plus élastique. Notons cette dernière élasticité par ε. Le rapport entre ces deux élasticités sera déterminant pour l'évolution de la quantité de capital. Si $\varepsilon > \sigma$, la quantité de capital augmentera, si $\varepsilon = \sigma$, elle ne variera pas, si $\varepsilon < \sigma$, elle diminuera.

Si une réduction du salaire entraîne la hausse du capital employé dans une industrie, ce qui implique que $\varepsilon > \sigma$, on peut en conclure que l'élasticité de la demande de travail (ε') est a fortiori supérieure à σ, vu la hausse relative de la quantité de travail employée.

Selon Marshall, l'élasticité de la demande d'un facteur est d'autant plus grande que :

1- L'élasticité de la demande du produit est élevée.
2- Les possibilités de substitution entre les facteurs sont importantes.
3- Le facteur représente une part importante du coût total du produit.
4- L'offre des autres facteurs est plus élastique.

Selon Robinson, les deux derniers facteurs doivent être nuancés. Elle démontre que la troisième proposition n'est correcte que si $\varepsilon > \sigma$. Lorsque $\varepsilon = \sigma$, ε' est indépendante de la part du travail dans le coût total et lorsque $\varepsilon < \sigma$, ε' varie en sens inverse de cette proportion. Il faut apporter une restriction un peu semblable à la quatrième proposition. Si $\varepsilon = \sigma$, une variation du salaire n'affectera pas la quantité de capital utilisée et le prix du capital restera inchangé, quelle que soit l'élasticité de son offre. En fait, l'élasticité ε' n'est affecté par l'élasticité de l'offre de capital que s'il y a divergence entre ε et σ et le sera d'autant plus que l'écart est important.